

avec Lyon. Je croirais plutôt que l'assiette du camp fut établie sur un point plus rapproché de la petite ville qu'on assiégeait, par exemple au niveau du cimetière actuel, car il ne faut pas oublier qu'à cette époque, où l'artillerie de siège n'était pas encore employée, il était de règle de se placer très près des remparts qu'on cherchait à escalader. Malheureusement le général en chef négligea de faire garder les hauteurs qui entourent la plaine comme un vaste demi-cercle, commençant vers les collines boisées du côté d'Irigny, pour se continuer par le Mont Rond et le bois Goyet, à l'est, jusqu'à la dernière élévation des Barolles, au nord, se reliant aux collines de Janicu et du Bonnet dans la direction de l'ouest (2).

Comme nous l'avons déjà dit, l'armée royale ne put s'emparer de Brignais et M. Guigue nous montre peu avant la bataille le général en chef en discussion avec ses soldats qu'il ne pouvait payer et qui le menaçaient de se retirer. De plus, la correspondance des principaux officiers de cette armée avec les préposés royaux demeurés à Dijon nous montre qu'ils s'occupaient exclusivement du siège et ne se doutaient pas de la possibilité d'une surprise (3). Quand la deuxième portion de l'armée des Routiers, qui s'était écartée pour le pillage, fut avertie du danger que couraient les défenseurs de Brignais, elle se hâta de faire sa

---

(2) *Récits de la guerre de Cent ans. Les Tard-Venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais.* — Lyon, 1886, in-8, p. 66.

(3) Cherest, *loc. cit.*, pages 168 et 177. Indications prises dans les archives de la Côte-d'Or. — Projets de siège. — Plusieurs lettres au siège devant Brignais. — T. de Loray. — Mémoire cité. — *Revue des questions historiques*, t. XXIX.